

## A propos des "Observaciones sobre los recientes hallazgos epigráficos paleovascos de Iruña-Veleia (Trespuentes-Villodas, Álava)" de L. Silgo Gauche

\*

Après un long débat, non encore résolu semble-t-il en tous points, sur l'authenticité d'un certain nombre d'inscriptions fragmentaires de basque (pour une part bilingues: basque et latin) trouvées sur l'ancien site d'Iruña-Veleia, datables de la dernière période antique ou des débuts du Haut Moyen Age (IVe-VIIe siècles), cette authenticité semble aujourd'hui reconnue. L. Silgo Gauche, spécialiste d'épigraphie ibérique antique, s'appuyant sur quelques travaux déjà publiés, consacre à 40 de ces "graffitis" un commentaire détaillé, fragment numéroté après fragment numéroté.

Les remarques ci-dessous sont adressées à sa demande à M. Silgo Gauche. N'étant nullement spécialisé en épigraphie antique, je me contente d'y poser quelques questions de lecture et d'interprétation ponctuelle, les citations étant reproduites ici sur une même ligne.

N° 13401.

Problèmes de graphie: je suppose que II est connu comme une représentation du E latin (n° 13411 EL), ce que j'ignorais. Plus loin se pose la question des sifflantes fricatives Z/S et affriquées (celles-ci normalement en basque ne sont jamais initiales: voir plus loin pour l'explication de H. Iglesias). NEUR peut représenter une forme incomplète du génitif NEURE présent ailleurs, sinon même un nominatif comparable au moderne NIHAUR "moi-même", dont on pouvait penser que les formes en NEU- étaient des formes contractées. S'agit-il dans ce cas de formule "emphatique" comme dans la langue moderne, de style de langue réservé à certaines occasions, ou (citation aquitaine) de génitifs "normaux" d'un ancien NEU antérieur ou concomitant à NI ou NE (n° 13413) (comme ZEU à ZU), indépendamment des réfections analogiques qui ont pu jouer sur ces personnels?

AMET... Si le contexte est amoureux AMETS "rêve, songe" irait assez bien (T... suppose alors peut-être l'existence d'un digraphe TS pour l'affriquée), AMETZ (tauzin) étant dans ce cas exclu. En revanche le basque ne fabrique aucun diminutif en -ET... A moins qu'il s'agisse d'un mot latin: le subjonctif AMET semble peu probable, sauf pour le contexte.

N°13411.

NEURE G... inspire logiquement GURASO (quoique ce soit bien tautologique!), mais à partir du simple G la conclusion est très incertaine. Le caractère incomplet de VERG est probable, mais ne peut-il y avoir, à ces époques, l'équivalence B/V que signale M. de Faria en graphie ibérique grecque et latine ? (N° 13369 VELEIAN à l'inessif basque qui devait et ne pouvait que se dire en basque "BELEIAN").

N°13412.

ZUENE: je ne vois pas pourquoi il y aurait une affriquée ici et pas ailleurs (voir la remarque au n° 13401). Si ce n'est un double mot ZUENE (il faut supposer alors que ENE aussi existe comme dans les dialectes basques du XVI<sup>e</sup> siècle, alavais compris: Lazarraga), il correspond presque au verbe passé relatif ZUENE(N), ce qui reste incontrôlable faute de contexte.

N° 13362. En dehors des remarques possibles sur la culture religieuse juive transmise par le latin, et le fait que le scripteur (si c'est le même et la même écriture) est bien latinophone, après le IN NOMENE (bas-latin ou incorrection pour "nomine") PATRI la traduction basque incomplète (manque l'inessif basque "izanean/izenean") ATARE IZAN comporte sans doute ce qui peut être tenu pour le génitif basque ancien en -RE maintenu dans les personnels et encore quelques exemples plus tardifs, et qui pose comme d'autres formes, la question de l'extension analogique probable du -N final en basque. IZAN (être) serait-elle la forme ancienne de IZEN (nom), ce qui n'est pas un petit problème en soi, ou bien y a-t-il une erreur du "débutant" en langue basque? La fermeture vocalique devant nasale -AN>-EN n'aurait rien d'étonnant, et il faudra expliquer alors pourquoi IZAN "être" ne l'a pas faite.

N° 13363-13364.

La variante ou forme ancienne ATA est bien établie et pas seulement en basque. Mais comment arrive-t-on à comprendre ZUTAN par Z(EL/ER)UTAN (c'est la lecture de H. Iglesias), est-ce une abréviation par ailleurs connue? Et le tardif \*tselu (<caelu) n'aurait-il pas dû apparaître entier à cette époque comme plus tard (le souletin conserve le -L-)? L'infixe -TA- indiquerait selon le basque moderne un indéterminé, et le pluriel marqué par -E(TAN) que demande "in caelis", qui n'est pas formellement impliqué par le contexte. Hors de la traduction du Pater que le contexte implique en effet, et si ZU existe bien à cette époque (voir plus loin ZURE) et pas seulement la forme ZEU, l'inessif ZUTAN "en vous" est très convenable pour une prière (On chante encore "Zutan Jesus...").

REINU: semble un emprunt bien tardif, même si la prothèse que le basque impose aux initiales R- et autres peut avoir été oubliée ou omise,

par hypercorrection (comme chez Leizarrague 1570 etc.) ou autrement, ici et plus loin.

EGIN BADI ZUR...: la présence de la seconde conjugaison volitive (intransitif \*edin) avec une forme ancienne en (B)A- (moderne BEDI mais DADI) est l'un des éléments les plus surprenants et l'un des arguments les plus sérieux en faveur de la "stabilité" du basque au cours des siècles dans un domaine de morpho-syntaxe peu connu avant le XVI<sup>e</sup> siècle.

N° 13367.

Après IAN TA EDAN "manger et boire" (lecture peu contestable), DENOS ressemble assez mais bien maladroitement quant à la grammaire latine au DA NOBIS du "Pater" (dans ce contexte le "pain quotidien" aurait pu être représenté par "manger et boire").

N°13368.

A part ZURE, dont je ne vois toujours pas pourquoi il aurait une fricative initiale TZ- anormale en basque et reconstruite de toutes pièces, et qui a la forme "moderne" ou "ordinaire", et la répétition de DE NOS (à mon avis latin ou latinisant), il me semble que NAIA, interprété comme (A)NAIA ("frère": voir plus loin), dans le contexte du "Pater", s'il pouvait être compris comme séparé de la forme verbale latinisante qui le précède, pourrait être pour "volonté" (fiat tua voluntas) écrit ici sans l'aspiration antihiatique (NAHIA): dans le "Gure Aita" moderne EGIN BEDI ZURE NAHIA.

N°13369.

Le "Mario" moderne me paraît bizarre: puisqu'il y a ailleurs clairement MARCVS bien latin. S'il ne s'agit pas du même nom, et si la formule est complète, ce pourrait être un datif de dédicace bilingue: "Samuel à Marius, seigneur à (en) Veleia", ou bien "à Samuel (quelle déclinaison en latin?) Marius" etc. IAUN ne surprend pas dans un texte ancien, l'inessif VELEIAN se retrouve dans d'autres fragments. Le mot étant clairement basquisé par sa déclinaison (par ailleurs BEL- est un radical basque bien connu, notamment en toponymie), l'initiale V- (nom latin officiel) pourrait bien correspondre à un B- (voir plus haut). La voyelle -I- des autres formes toujours citées VELEIA (voir plus loin) a été semble-t-il omise par erreur graphique.

N°13371: GEURE ATA ZUTAN GEURE avec le même problème de ZUTAN, et de même ZUTAN IZANA: mais ici ZUTAN (H)IZANA indiquerait mieux "zeruetan" parce qu'on retrouve la formule du Pater, mais ici avec un tutoiement (dans le Pater d'Oyhénart 1657) "qui es in cœlis". Problème considérable, car alors li y aurait en même temps dans les fragments et le ZU/ZEU singulier (normalement en basque très

ancien il devrait être pluriel) de ZURE et le HI "tu" correspondant au latin, et de plus une forme relative déterminée postposée de IZAN ("hizana") exactement comme en basque moderne!

N°13393. Les noms de parenté accumulés ne laissent aucun doute: ATA, AMA, NEBA, (A)RREBA, (O)SEBA (pourtant 989 déjà OZABA), (A)MONA (qui ne fait pas de doute non plus: 1034 EGO AMUNNA etc. avec fermeture vocalique devant nasale). Cette absence de voyelle initiale (qui peut justifier (A)NAIA, mais sans le contexte: voir plus haut) est-elle "hypocoristique", ou simplement "hypercorrective", sachant que le modèle latin ou roman a souvent, et semble-t-il à toute époque (MEZTOY, BARRONDO pour "Ameztoi, Ibarondo" au XIVe siècle etc.), procédé à l'élimination des voyelles initiales basques? Au N° 15917 REBA est répété avec la même aphérèse, et de plus, dans la même série parentale, LABA (dans E LABA) suggère nettement ALABA "fille".

N°13394. MARCUS LAGUN bel exemple bilingue: "Marc compagnon", où "lagun" n'a pas en principe le sens affectif de "ami" (chez Rabelais vers 1540: "lagona edatera!"). Dans ce contexte NEU (A)NAIA "moi frère" se comprend mieux. IE serait-il déjà "je" (EGO)? On aurait alors encore une forme latine altérée précédant le mot basque.

Pour ILAR - O le prénom HILARIO (encore un datif latin en -O?) paraît bien loin. En revanche le contexte indique à mon sens clairement que LURA "la terre" et SUA "le feu" sont liés et explicables l'un par l'autre (deux des 4 éléments). En plus de l'abondance de l'article -A dans ces textes, dont l'ancienneté pour moi ne fait aucun doute, le mot LUR "terre" a eu probablement une vibrante finale douce (en toponymie médiévale LURO, élimination dans les composés "lupe, luberri, erregelu" etc.) comme UR "eau" et ZUR "bois" avec lesquels il fait une étonnante "trilogie" sémantique et lexicale. On peut noter pour OSEBA comme pour SU que la graphie semble bien distinguer ici les deux sifflantes basques: apicale S et dorsale (et latine) Z (voir ci-dessous SUT-).

N°13396. LEIO semble en effet correspondre à LEIHO "fenêtre" comme MAI à MAHI "table": dans ce cas le "mahain" moderne serait bien, comme je l'ai toujours pensé, un composé, et "mahi" la base, mais sa référence à "maie" (latin médiéval "magida") roman serait alors à revoir.

Avec EDA(N), JAN "boire, manger" (et plus loin LO "sommeil") dont la répétition assure le sens et aussi celui de MA(H)I, SUT I "debout" (moderne ZUTI en impératif: "lève-toi") pose un problème d'écriture (S au lieu de Z ailleurs): le "feu" (foyer autour duquel on mange) irait mieux, et I quoique détaché et semble-t-il incertain, en donnerait la forme élativale encore aujourd'hui dialectale et probablement ancienne -TI, avant l'extension analogique au partitif de -K.

N°13394. Le lexique des couleurs: ZURI, VRDIN, GORY (on dit encore BURDIN-GORI "fer rouge, incandescent", sans compter les hésitations et changements bien connus dans la graphie et l'articulation des vibrantes) sont bien nets, probablement aussi AROS... (incomplet et même problème de vibrante) "rose" dont l'emprunt avec AR- (Cf. ERROMA) serait donc ancien et peut-être passé par une voie déjà romanisante. Mais BERDE, clair emprunt au castillan par ailleurs, semble peu probable pour BER..., séparé de plus des précédents par le fragment ...ANA qui ne rappelle aucune couleur basque (reste d'un mot latin?). BER est "même, identique" et son dérivé BERDIN "égal, en tous points identique" (comme GORDIN "vert" sur GOR(R)-).

N°13394 (extérieur). NEURE ZEURE (de moi, de vous) "mien, votre" s'apparente à un exercice de type "scolaire" comme le note L. Silgo Gauche. "Tien" serait (H)EURE qui n'est pas lisible dans ces fragments (serait-il au 13398 dans ...ERE...?).

N°13398. ENTU pourrait appartenir à quelque mot latin plutôt que basque (séquence NT), mais le texte qui suit peut impliquer une forme de ENTZUN:

N°13958. NER CORDU MAI... me semble tout à fait exclure la ç de "çordun", et puisque la formule amoureuse est clairement suggérée, ce serait plutôt une forme fautive ou bas-latine (XIIe siècle roman "cueru") de CORDE "cœur", avec NER(E) incomplet: "mon cher cœur". Dans 13398 CORDE (?) en serait la forme "correcte", et en rétablissant un ENTZUN après tout pas si éloigné, la céramique 13398 aurait une formule de déclaration amoureuse: "Entends mon cœur" avec un BETI "toujours" du même réseau sémantique.

N°16362. NEU ELOSI "moi Elosi" pourrait donner un nom de personne, suivi de "frère de sœur" NEBA I... incomplet. "Erosi" est en effet bien improbable dans le contexte et à l'époque.

N°16363. A l'extérieur INII suggère un "ene" suivi du même prénom "mon Elosi" qui se nomme avec "ma (la sienne ou celle du scripteur?) mère", s'il faut lire ensuite TA NEURE AMA "et ma mère". (J'ignore ce qu'est le "Phoos" grec). Pour la formule extérieure, MIRTO doit être un prénom (poème d'A. Chénier: "Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine..."). OUSTAS est incompréhensible.

N°15910. Si CISTIANA (voir n°13394 pour la finale ...ANA) peut être lu CRISTIANA, la phrase complète (NEURE AMA ROMAN IL TA CISTIANA) "ma mère est morte à Rome (voir plus haut pour l'absence de prothèse) chrétienne" n'implique pas de persécution, et remonter jusqu'au IIIe siècle de Dioclétien (ou même au IVe) me paraît risqué. La phrase du début du N° 15910 NEURE ATA GAU ILTA (...) "mon père

est mort cette nuit" complète en quelque sorte la précédente. On peut supposer que la vibrante finale du moderne GAUR (précisément "cette nuit" et pas seulement "aujourd'hui" comme on semble le croire) procède d'une forme différente, d'autant plus que dans les mêmes zones dialectales où GAUR est "cette nuit-ci" (< gau haur?) "aujourd'hui" est simplement EGUN sans marque ("jour" pour "ce jour", peut-être anciennement "en ce jour").

N°15917. NEU basque ("moi") pourrait avoir son équivalent bas-latin approximatif MI, avec les noms de parenté REBA, E LABA (voir ci-dessus.).

N° 15920. Si NEU XII URT(E) "moi (j'ai) 12 ans" semble bien probable, et aussi III REBA ("ma sœur 3"), il est très surprenant de trouver déjà (même à époque plus tardive) la forme réduite orale (mais on la trouve parfois en poésie ancienne) TU pour DITU: III URTE TU "elle a 3 ans". Et encore davantage NEU (...) TU "moi je les ai" pour DITUT à quoi il manque le suffixe sujet -T "je": ou bien l'ergatif basque n'était pas en place à cette époque (au moins dans cette zone dialectale), ou bien et plus probablement il s'agit d'erreurs banales, courantes encore aujourd'hui, d'un débutant utilisant une langue non ergative dans l'apprentissage du basque. D'autres faits vont dans le même sens, ainsi l'absence des suffixes basques d'ergatif, L. Silgo Gauche observant que les textes en ibère (ergatif -KA) l'omettent aussi parfois. Le N° 15925 répète le même âge NEU XII UR... avec cette fois NEURE AM... "ma mère".

N°15921. VELEIAN OSO LAGUN, MARCUS N: dans cette formule bilingue avec nom latin, la formule OSO LAGUN emploie OSO ("entier, entièrement") pour "très, très bon (camarade)" comme dans les dialectes régionaux aujourd'hui. On peut supposer que le N final commençait ou résumait un NEU "moi".

N°15922. NEU I ORNE ESKON: si ESKON est bien pour "ezkon" (radical verbal: "marier") comme le fait supposer notamment l'emploi surprenant de K, presque inusité en latin comme l'observe L. Silgo Gauche, et supposant un nom de personne peu clair ou incomplet, soit le marié soit la mariée, on aurait une formule synthétisée sans conjugaison comme "moi I ORNE marier" ou "moi (me) marier (à) I ORNE" (il serait très aventureux de voir dans le I précédent le nom une sorte d'antéposition du suffixe -i de datif basque).

N°15925. MIRIA AMA ET XII. Avec "Marie mère", le chiffre coordonné en latin "et XII" serait une allusion possible aux 12 apôtres. Mais la référence religieuse ne peut être que supposée dans une formule aussi sommaire et le chiffre est ailleurs pour l'âge (N°15920).

N°16364. Ce fragment paraît être une phrase complète avec une surprise de taille: NEU VELEIAN GORI BISI NA, ce que les commentateurs ont compris semble-t-il avec raison "moi je vis GORI à Veleia". Malgré la discussion sur le sujet (GORI pourrait se rattacher au nom de la ville VELEIA), la logique voudrait que GORI soit, comme il le serait en basque moderne, un attribut de NEU "moi", le sens seul faisant un peu difficulté. GORI, outre le sens "rougi" dans l'expression "burdingori" signalée ci-dessus, est assez courant en langue moderne au sens de "abondant, fertile, dans l'aisance", ce qui donnerait à peu près la traduction que propose L. Silgo Gauche: "moi je vis heureux à Veleia". Le plus étonnant est la forme que prend le verbe de 1ère personne "je suis" NA, en basque moderne selon les dialectes NIZ ou NAIZ, formes issues logiquement d'un ancien \*niza (de IZAN "être"): ou bien c'est une forme analogique de la 3e personne DA, ce qui serait très compréhensible pour un débutant en langue basque, ou bien c'est la réduction d'un NAIZ déjà constitué par analogie (NIZ dialectal depuis 1545 au moins peut se rattacher directement à un ancien \*niza), soit il y a à la base de DA comme de ce NA (si ce n'est pas, par exemple, la réduction d'un NAGO "je reste, je vis") un ancien radical verbal comme \*(e)an" dont ces formes seraient le vestige.

N°16365. Des deux phrases en colonnes sur les deux côtés d'une céramique, la première (NEU LAIKE NA, XI URTE TU VELEIAN BISI TA ES TA), avec une glose grecque après LAIKE qui a été compris comme pouvant être en alphabet latin HELIOS ("soleil": y aurait-il chez ce "laïc" le vestige de quelque culte "solaire" qui eut un grand succès dans les derniers temps antiques en particulier dans l'armée romaine?), contient des éléments du N°16364 et du 15920: "Moi laïc (soleil) je suis, j'ai 11 ans, vis à Veleia "; la fin TA ES TA ("et non et" ou avec TA ESTA "et il n'est pas?") restant plus problématique.

La face externe contient le texte suivant, constitué apparemment de deux phrases séparées par un point: VELEI NOVVA, BANA OSOV POLITA. NEURE ATA ARAINA ARRAPA. Avec la ville nommée en latin (on note que le -A de VELEIA disparaît devant le qualifiant comme si c'était un article basque), elles disent "Velei nouvelle (formule répétée au n° 14469), mais très jolie. Mon père attrape le poisson." En plus de BANA "mais" (forme navarro-labourdine actuelle mais probablement ancienne, ce qui supposerait que "baina" est une réfection), les problèmes posés au commentateur sont ici assez considérables pour ce qui est des emprunts tenus pour latins: POLIT(A) était en général considéré comme un emprunt au gascon "pulit" et ARRAPA (employé en radical verbal sans auxiliaire) ou ATRAPA au roman "attraper" (dérivé de "trappe"), ce qui infirmerait gravement l'ancienneté du texte. L'explication retenue est d'emprunts directs au latin: "polita" participe féminin de "polire" (littéralement "polie, élégante") qui laisse au texte un parfum de

bilinguisme accusé, et "arrapa" rapporté à "rapere" (aux sens de "enlever, emporter, ravir") dont on aurait ici non seulement un radical verbal basque constitué "arrapa", qui laisse supposer au préalable un participe "arrapatu" adapté du latin "raptu" avec non seulement une épenthèse (en "harmonie vocalique" courante en basque -apt- > -apat-), mais aussi la prothèse vocalique comme dans AROS... n° 13394. La vibrante simple est une fois de plus irrégulière dans ARAINA "le poisson", qui peut malgré le -a défini se traduire souvent par un indéfini roman "un poisson", et l'ergatif absent dans ATA (voir ci-dessus).

N°16336. NEU LAIKE TA VELEIAN GORI: c'est une phrase nominale, l'omission du verbe "être" étant courante en basque comme en latin: "moi laïc et aisé à Veleia". Le n° 14469 répète aussi, après VELEI NOVA, un VELEI GORI qui semble attribuer le qualifiant à la ville dont le nom ne porte pas le -A final: sorte d'invocation bilingue "Velei neuve, Velei aisée."

N°15656. L'inscription très fragmentaire et de lecture difficile, datation proposée du Ve siècle, contient IAN ("manger") répété et ZUTA: comme il s'agit d'un dépôt funéraire, ce mot est interprété comme "ciel", ce qui paraît bien incompréhensible en basque, du moins sans un contexte phrastique qui ferait attendre plutôt un inessif Z(ER/EL)UTAN ou autre forme déclinée. Dans le segment Z(ERU)TA le suffixe nu -TA reste étranger à la déclinaison basque, sauf à imaginer l'omission d'une consonne ou syllabe finale. Il rappelle toutefois le suffixe locatif -ETA "lieu de", très productif en toponymie ancienne, mais bien difficile à appliquer à la notion de "ciel". Un autre sens serait simplement une forme déterminée de ZUT "debout, érigé" qui implique une interprétation toute différente de l'inscription.

N°15147. Ce fragment très incomplet contient URDIN (en basque "bleu/gris" et sans doute étymologiquement "semblable à l'eau") vu au N°13394, un X isolé (10 latin peut-être) et ...ISAR... dont la lecture par IZARR "étoile" reste incertaine.

En dehors de ce qui touche au contexte humain (individus et relations entre eux) et historique de la ville antique de Veleia, et aussi de l'esprit religieux des premiers siècles de christianisation (si la datation continue à être confirmée), l'intérêt pour la connaissance du passé de la langue, pratiquement pas documenté au delà du XIe siècle, n'est pas négligeable. Sans être considérable, le lexique reste conforme à ce qui est connu depuis lors et reste encore pour l'essentiel vivant: parenté, couleurs, vie en général. En s'en tenant à ce qui est ou semble compréhensible dans les citations, parmi les éléments apparemment plus problématiques, il y a celui des formes aujourd'hui tenues pour

"emphatiques" de pronom personnel et dérivés, et de quelques verbes reconnaissables comme tels ou incertains, d'autres, éléments de déclinaison et détermination du nom en particulier, étant au contraire, en dépit de l'absence assez explicable des marques d'ergatif, très semblables ou identiques aux formes historiques connues. Quelques questions de graphie (sifflantes, vibrantes) ou de phonétique (prothèses vocaliques) mises à part, et compte tenu de la fragmentation textuelle, l'ensemble, comme le souligne L. Silgo Gauche, confirme ce que bien des linguistes n'ont cessé de souligner au moins depuis les premiers débats à ce sujet du XIXe siècle: la grande stabilité de la langue au cours des temps.

Communiqué à L. Silgo Gauche.

30 décembre 2009

J.-B. Orpustan